L'ABEILLE.

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 81, RUE CHARTRES.

ABONNEMENTS, QUOTIDIENS.....$12 / payable d'avance
DO. TROIS FOIS PAR SEMAINE..$10 /

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 11 AVRIL 1842.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS:
HENRY CLAY.
POUR VICE-PRESIDENT:
WINFIELD SCOTT.
POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

MEXIQUE.

Les prisonniers Américains et M. Ellis.

On doit se rappeler qu'il résulte du compte rendu des événemens relatifs à l'expédition de Santa Fé, et des dépêches de M. Combe à ce sujet [le tout publié dans l'Abeille en février], que M. Ellis, notre ministre à Mexico, n'avait pas embrassé avec beaucoup de zèle la cause des citoyens Américains faisant partie de cette expédition. Nous voyons par des lettres qui nous parviennent à l'instant (dont la principale est du secrétaire de légation M. Brant Mayer) que M. Ellis réclame contre cette assertion. L'impartialité nous fait un devoir de donner un extrait de cette correspondance. Le principal point de différence consiste en ce que M. Combe dit qu'il a été mis en liberté sans l'intervention de M. Ellis, et Santa-Anna cor. obore cette version en disant, dans ses lettres au général Hamilton et au colonel Bee, que MM. Combe et Van-Wees ont été mis en liberté à cause de leur jeunesse et de la position sociale de leurs familles. Cependant M. Mayer affirme que ces libérations ont été la conséquence de l'active intervention de M. Ellis. Cette dernière version est probablement la seule vraie. M. Combe a bien pu ignorer les démarches faites en sa faveur et l'affirmation de Santa-Anna n'est point, comme on sait, parole d'évangile. Mais tout cela prouve de plus en plus l'urgente nécessité, de la part de notre gouvernement, d'agir sans retard; car tout concourt à établir ce fait que notre ministre n'exerce pas au Mexique l'influence que doit exercer le représentant d'une grande nation.

L'une de ces correspondances porte:

"Vous ne pouvez imaginer les vexations auxquelles la légation est constamment exposée par ce gouvernement à la fois orgueilleux et impuissant.

Fort de sa faiblesse, d'interminables délais diplomatiques et des correspondances sans fin sont les armes qu'il emploie; et tant que le gouvernement des Etats-Unis n'arrêtera aux négociations au lieu d'avoir recours aux armes, notre représentant n'aura qu'un pouvoir très limité pour protéger les citoyens américains, qu'ils soient prisonniers comme nous, ou victimes des extorsions du fisc comme nos négocians.

"L'Angleterre exerce, elle, une grande influence sur le Mexique par ses taümens de guerre constamment en vue des côtes et par sa créance d'environ $60,000,000."

Un autre correspondant, également prisonnier, exprime en ces termes, la différence qui se trouve entre la protection de l'Angleterre et celle des Etats-Unis:

"La pouvoir à Washington doit au peuple qui l'a fait ce qu'il dit de deux choses l'une: ou faire rentrer les Etats Unis sous la domination de l'Angleterre pour avoir droit à sa protection, ou faire entendre raison sans retard à ce gouvernement (du Mexique.) Sujet anglais, nos libertés, nos droits seraient respectés; chez nous américains, je le dis avec un sentiment de profonde douleur, nos libertés comme nos droits sont foulés aux pieds."

M. Kendall, l'éditeur du *Picayune*, nous écrit aussi: par sa lettre, datée du 13 mars de l'hopital St. Lazare, il fait le plus grand éloge de M. Mayer. Autant qu'il a pu en juger, il pense que M. Ellis a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire d'après ses instructions pour obtenir la libération des prisonniers; mais il n'a d'espoir que dans l'intervention directe du gouvernement des E. U.

On trouvera dans notre partie anglaise la lettre toute entière de M. Mayer. Nous n'en donnons en français que les passages suivans:

"Immédiatement après l'arrivée de la première division des prisonniers Texiens dans cette capitale, à la Noël, je fus les voir et trouvai M. Franklin Combs parmi eux. Je l'assurai que M. Ellis avait déjà écrit à son père, le général Leslie Combs, et qu'il serait tout oeuf de demander de lui pour obtenir sa mise en liberté, cependant, pouvoir précieux qui serait le résultat de ses démarches et je l'engageai (M. Combs) à me remettre le plus tôt possible une exposition, écrite des circonstances qui l'avaient conduit à faire partie de l'expédition.

"Ce document m'a été remis que le 31 décembre. Dès le lendemain, 1er. janvier, M. Ellis profita de l'occasion que lui offrait la visite officielle du corps diplomatique au président pour demander au général Tornel, ministre de la guerre et de la marine, une entrevue relativement à M. Combs pour le lundi 3. Cette audience fut accordée, mais le lundi, quand se présenta M. Tornel n'était pas visible, se trouvant engagé avec le président.

"Ce désir de voir d'abord le général Tornel provenait de ce qu'il avait manifesté quelque jours auparavant beaucoup d'intérêt pour M. Combs et le désir de lui être utile autant qu'il serait en son pouvoir.

Le 4 janvier je me présentai encore dans les bureaux du secrétaire de la guerre pour fixer le jour d'une entrevue, mais sans pouvoir lui parler. Afin de ne rien négliger pour obtenir une entrevue avec lui, je laissai ma carte à son chef de bureau de ma connaissance le priant de demander au ministre une entrevue très prochaine.

"Le 5 M. Ellis alla sa une note au ministre dans le même but; mais la réponse ne parvint que le 13 étant l'audience pour le 17 à la matinée du mardi. Cet intervalle, néanmoins, c'est à dire le 10 janvier, M. Ellis avait écrit une note au ministre des affaires étrangères lui demandant formellement la mise en liberté de M. Combs.

"M. Tornel reconnut la convocation au rendez-vous où il promettait de voir auprès du ministre des relations extérieures s'il était possible de mettre le jeune Combs en liberté ou de le remettre à M. Ellis, sous son cautionnement, jusqu'à ce que l'affaire put être décidée par le gouvernement Mexicain.

"Le 18 une autre adresse à M. Ellis par le ministre des relations extérieures lui annonça qu'il y aurait incessamment une décision à ce sujet.

"Dans la nuit du 21 janvier deux des prisonniers Texiens s'évadèrent du couvent de St-Iago. Par suite, les autres prisonniers furent mis aux fers; mais le 24, dans la matinée, un aide-de-camp du président amena M. Combs à la légation dans la voiture particulière de Santa-Anna. N'ayant pu trouvé M. Ellis, il revint le lendemain et dit à M. Ellis, en ma présence, que le président avait examiné l'affaire de M. Combs et qu'il envoyait ce jeune homme pour être rendu à sa famille."

Le reste de la lettre est consacré à prouver, d'après cette exposition de faits que le, ministre américain, M. Ellis, n'a mis aucune négligence à procurer la libération de M. Combs. Nous pensons que les faits sont assez suffisamment clairs et que le public pourra en tirer lui-même les conséquences.

THEATRE ITALIEN.—Les représentations des Italiens semblent prendre p.us d'éclat à mesure qu'elles approchent de leur fin. Le public s'y rend avec un empressement marqué et salue des plus vifs applaudissemens ces dignes artistes pour lesquels la sympathie s'accroit de jour en jour. Cette sympathie si générale, si chaudement exprimée, consolera, nous l'espérons, quelques-uns d'entre eux des malveillantes attaques, parties de quelque point obscur de la presse. Des artistes que le succès couronne chaque soir, doivent-ils se préoccuper de quelques pauvres critiques individuelles, sans valeur, sans portée, dont l'opinion publique ferait justice, si l'opinion publique pouvait faire attention à si peu de chose! Des hommes qui reçoivent à l'accueil le plus honorable, parce qu'ils réunissent la dignité du cœur à celle du talent, peuvent-ils accueillir autrement que par un sourire de mépris des insinuations pleines de mauvaise foi qui ne trouveront pas un écho et ne laisseront pas la moindre trace! Qu'ils n'oublient pas d'ailleurs que ces attaques sont la conséquence naturelle de leurs succès auprès de ce n'est pas seulement chez les anciens Romains qu'on trouve les *insulteurs* publics à la suite du char des triomphateurs.

Beatrice di Tenda, chantée vendredi devant une assez nombreuse assistance, a été fort goutée; et pour notre part cette nouvelle audition nous a confirmé dans l'opinion émise naguères par nous: Oui, cet opéra nous semble mériter un rang très distingué parmi ceux de Bellini. On n'y sent peut-être pas d'un bout à l'autre cette verve généreuse et puissante qui ne laisse pas un seul instant reposer l'émotion de l'auditeur; la mélodie dans certaines parties est un peu *indécise*; dans d'autres l'accompagnement laisse à désirer plus de distinction et d'élégance; mais que de beautés pour racheter ces imperfections! Le chœur d'introduction est d'une ampleur de coupe remarquable; il porte un cachet de solennité qui n'est pas habituel à Bellini. Celui qui ouvre le troisième tableau du premier acte, ravit par son originalité et ne manque jamais son effet, grâce à la manière dont il est exécuté: la cavatine de Beatrice qui le suit, est sans contredit l'une des plus mélodieuses inspirations échappées au génie mélancolique du maître. Le final lui-même, bien que la phrase qui le termine soit un peu vulgaire d'intention et de mouvement, clot d'une manière brillante un acte qui serait une impression plus vive encore s'il était moins long.

L'acte suivant nous semble un peu inférieur au premier; mais il renferme encore par de délicieuses mélodies; et le grande Cavatine de Filipo ne tire pas tout son mérite de l'admirable talent de M. Salvatori. Le dernier acte est peut être le plus court de tous et le plus *flotter*; il ne lui manque selon nous qu'un peu plus d'*action*; il est en quelque sorte écrasé par celui qui précède; mais la Cavatine de Beatrice est certes d'un grand prix. Cette Cavatine a, du reste, acquis une nouvelle valeur par la manière dont Mme. Rossi l'a chantée: jamais cette cantatrice n'avait été autant belle, aussi touchante, aussi irréprochable. Servé d'interprétation, habileté de vocalisation, nuances délicates, sensibilité pénétrante, elle a tout réuni ce soir-là. Elle n'a pas seulement arraché les applaudissemens et les fleurs; elle a fait verser des larmes. Il a fallu, du reste, qu'elle fut bien admirable pour obtenir un succès si beau auprès d'auditeurs, encore sous le coup de l'impression que leur avait fait éprouver M. Salvatori. Nous l'avons dit et nous ne saurions trop le répéter; dans le second acte de Beatrice, M. Salvatori nous semble le chanteur dramatique sous la forme la plus heureuse et la plus complète.

La soirée du samedi a été plus brillante encore que celle de la veille, le premier et le troisième acte de *Marino Faliero*; le second de *Chiara di Rosemberg* en faisaient les frais. Plus le public entend *Marino Faliero*, plus il y prend goût; plus il l'applaudit; ceci est de toute justice; car c'est peut être l'œuvre la plus belle de Donizetti; mais on sait aussi avec quelle supériorité les artistes Italiens l'exécutent! On se rappelle quelle émotion le grand duo entre le Doge et Israele produisit, il y a quelques jour; cette émotion a été presque aussi grande cette dernière fois, et de plus, l'ensemble a été d'une perfection sans égale. Le quatuor et le final du premier acte ont été enlevés. Quant au troisième acte, nous n'avons plus rien à en dire: la marche dans M. Salvatori et Mme. Rossi le jouent et le chantent et au-dessus de tous les éloges.

Dans le second acte de *Chiara*, le duo du poignard et du pistolet a toujours les honneurs du *bis* et le rondeau final du premier acte ont été enlevés. Quant au troisième acte, nous n'avons plus rien à en dire: la marche dans M. Salvatori et Mme. Rossi le jouent et le chantent et au-dessus de tous les éloges.

Dans le second acte de *Chiara*, le duo du poignard et du pistolet a toujours les honneurs du *bis* et le rondeau final chante Mme. Rossi, vaut à cette cantatrice deux fleurs et des bravos à foison. A propos de fleurs, elle a reçu deux couronnes dans *Marino Faliero*, et rappelée à la chute du rideau, elle a eu en outre un bouquet. Tranquillise toi; je te reposais que tu le verras bientôt.

—On a sonné.

—Mais non; répondit Mme. Duru en se dirigeant vers la fenêtre.

—J'en suis sûre.

—Tu avais raison.

—Est-ce lui! dit-elle en se levant avec précipitation.

—C'est Campagnard. Que nous veut-il, celui-là?

Angélique retomba sur son siége.

Ainsi qu'il s'était salué, sans lui permettre de dire bonjour, Mme Duru, à laquelle il ne fallait qu'une occasion et un être inoffensif pour se soulager sur lui de la surabondance de ses contrariétés, s'adressa à son neveu avec mauvaise humeur:

—Qu'est-ce qui t'amène? Qu'est-ce qu'il te faut? Qu'y a-t-il pour ton service?

—Vous me faites une singulière réception, ma tante!

—Pourquoi viens-tu fourrer ton nez où tu n'as que faire, curieux! Voyons, réponds, que viens-tu faire ici?

—Henri est-il rentré?

—Comment sais-tu qu'il est sorti?

—A cette heure c'est le secret de tout Paris.

—Bon! il y a du nouveau. Je disais aussi en t'apercevant: "Nous allons apprendre une fâcheuse nouvelle. Voilà l'oiseau de mauvais augure."

—Je me retire, ma tante, je ne veux pas m'exposer davantage à vos injures.

—Explique-toi avant de t'en aller.

—Où est mon ami? s'écria Angélique.

—Oh! comme vous êtes pâle, ma chère cousine. Rassurez-vous, le danger est passé.

—Henri a donc couru des dangers? reprit-elle avec vivacité.

Comment! dit Campagnard, vous ne savez donc pas....

—Quoi? demanda Mme. Duru avec explosion.

—Parbleu, parlez, mon cousin; ne me cachez rien, je vous en prie, dit Angélique d'une voix suppliante.

—Je ne sais en vérité, si je dois le dire.

—En finirez-vous? s'écria la tante en frappant du pied avec impatience.

—Eh bien! puisque vous le voulez absolument, apprenez donc, puisque vous le voulez absolument, apprenez donc, puisque vous le voulez absolument, apprenez donc,